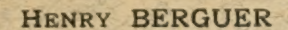
Calvin, Jean
Berguer, Henry
Calvin aujourd'hui.

HEc.B
C



HENRY BERGUER
MODÉRATEUR DE LA COMPAGNIE DES PASTEURS



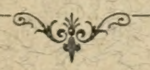
CALVIN AUJOURD'HUI

Allocution adressée aux Proposants

DEVANT

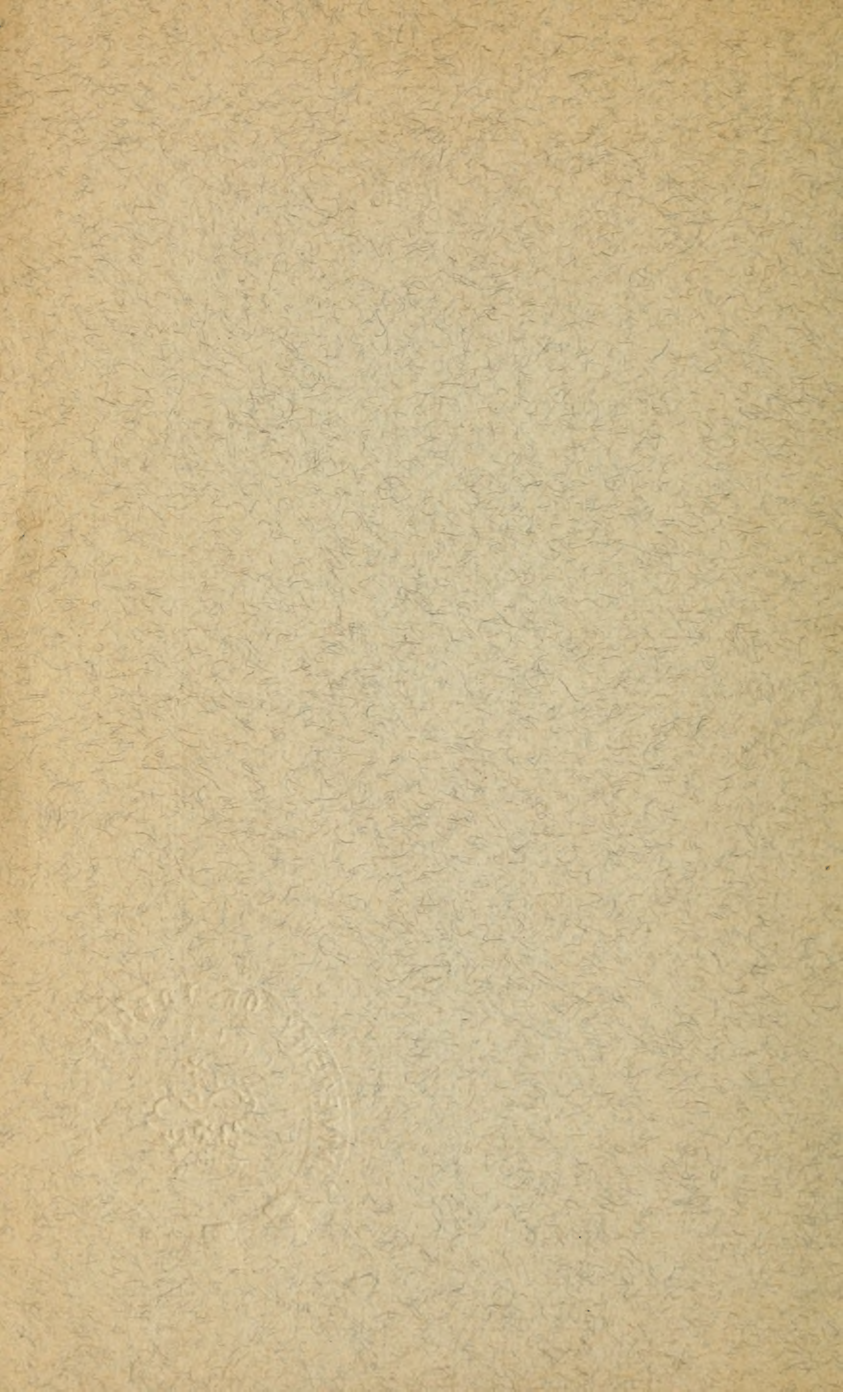
Messieurs de la Vénérable Compagnie

Le 17 Décembre 1909



GENÈVE
IMPRIMERIE WYSS ET DUCHÊNE, RUE VERDAINE

1910





CALVIN AUJOURD'HUI (*)

Allocution adressée aux Proposants

Messieurs !

Un privilège insigne m'échoit, qui n'a été celui de personne depuis près de trois siècles, et c'est l'honneur de recevoir deux années de suite les proposants, au nom de cette Compagnie, en qualité de Modérateur. Cet accident est dû en partie au Jubilé de Calvin. La Compagnie a désiré offrir à chacun de vous les pages choisies du Réformateur, dont elle a formé un volume cette année. Et il m'a paru modeste et convenable, puisqu'aussi bien je vous avais dit, il y a moins d'une année, ce que j'avais à vous dire, — de considérer un instant le Réformateur, si célèbre et si inconnu, sous l'angle au moins où il importe que tout futur pasteur le connaisse.

(*) D'après Barth, Wolcott Calkins, etc.

Si quelque chose ressort du Jubilé et de ses échos revenus de toutes les contrées protestantes, c'est que le système théologique du Réformateur rentre dans l'ombre, mais que l'homme que Calvin a été, s'affirme d'une manière toujours plus vivante en pleine lumière.

Laissant de côté ses dons intellectuels et moraux, ses capacités, son coefficient personnel donné, qui est de haut rang, sans être pourtant exceptionnel, je constate que la base de la maison qu'il a bâtie a été une *culture générale*, non pas, certes, ces connaissances superficielles de tout homme dit « cultivé », mais ce que j'appellerais volontiers une *culture générale en profondeur*. Les Allemands qualifient cela d'un seul mot : *Gründlich*. Calvin s'est assimilé ce qu'il y avait de meilleur et de plus vivant dans l'humanisme. A Paris, à Orléans et à Bourges il s'est appliqué à la triple étude du droit, de la philosophie et de la théologie. Les journées (non pas les matinées seulement) étaient remplies de cours ; des notes étaient prises pendant les lectures jusque tard dans la nuit ; il exerçait sa mémoire, se construisait des classifications personnelles. Le résultat de cette discipline rigide fut une santé affaiblie (mais c'est le cas de la plupart des grands hommes spirituels), une mémoire miraculeuse et un tel art de dire et d'écrire ce qu'il voulait, qu'il fut impossible de ne pas le comprendre. Voilà pour la culture, par laquelle il fit siennes toutes les connaissances qu'on pouvait avoir alors, ayant appris le

latin, non pas comme Luther aux tristes écoles des Lollards, mais aux bonnes sources, l'écrivant aussi bien que quiconque parmi les meilleurs, et familier des classiques comme des Pères. Mais cette base, commune à plusieurs, servit chez lui à une construction unique. Pourquoi ? parce que ce donné et cet acquis, ces dons naturels et cette science amassée ont été mis au service de *la volonté*. C'est là que nous voyons le personnel se distinguer du donné et de l'acquis. C'est là que s'affirme *le caractère*. C'est là que l'individualité montre la marque personnelle. Chez beaucoup la croissance morale n'est pas parallèle à la croissance intellectuelle. C'est un des grands dangers de la civilisation intellectualiste qui est la nôtre de faciliter ce déséquilibre. L'être se scinde; le cerveau se hâte, la conscience s'attarde. Il n'y a pas concomitance entre le développement du caractère et celui des facultés. Et l'on voit se produire ces résultats, si fréquents de nos jours, et plus fréquents même qu'ils ne sont constatés, d'un développement intellectuel excessif et d'un état rudimentaire du caractère moral. C'est peut-être sur cet écran anormal que Calvin se détache le plus nettement, dans toute sa grandeur et dans toute sa valeur normale. Le principe de son individualité n'est pas le besoin de penser ou de comprendre, mais c'est l'effort pour vivre une vie complète, c'est toute l'énergie bandée pour faire vivre à l'humanité cette vie intégrale et pour s'opposer à toute conception et à toute réalisation d'une vie diminuée,

tronquée, restreinte. Voilà pourquoi son effort intellectuel est systématique, parce qu'il vise la vérité totale ; et il la vise parce qu'il est sûr que ses convictions religieuses ne reposent pas sur des impressions obscures, mais sur les lois réelles de la vie, qu'une analyse pénétrante peut rendre d'autant plus claires. Voilà pourquoi son effort moral porte sur la vie tout entière, parce qu'il croit que le bien seul se justifie dans la vie. Il lui plaît d'avoir et il lui faut avoir une vie qui soit tout entière obéissance au devoir. Et naturellement ce double effort lui constitue une admirable unité, une vie d'un seul jet, où la connaissance et l'action vont ensemble à un but unique. Il ne se laisse pas tirailler entre deux buts, il ne se laisse pas disjoindre en deux portions. C'est lui qui veut et qui conduit l'action commune. Ce qu'il a reconnu vrai, il le réalise activement. Chaque donnée de sa connaissance devient un élément de sa conscience morale et de son action, mais la conscience domine et utilise la connaissance. Et, en réalité, le système de Calvin n'est pas autre chose que *sa personnalité*. Aussi y a-t-il quelque chose d'inconsciemment personnel dans les haines et les enthousiasmes qu'il provoque.

Et c'est pour cela encore que son calvinisme n'est pas un système théorique, mais un système pratique. Il vise des buts concrets ; et il est construit si certainement en vue de ceux-ci, qu'il les atteint dès la première application. Exemple : la règle assignant dans l'Institution une juridiction distincte aux autorités

politiques et aux autorités spirituelles et qui donna les résultats voulus dès le premier essai d'application. Il ne construisait pas un système, il faisait des plans de vie, il traçait une route. Rien en lui du théoricien fanatique.

Quand on croit avoir résumé le calvinisme en ces quelques doctrines qui, depuis quatre siècles, sont appelées calvinistes, on laisse de côté le principal et l'original. Il y a quelques années, un conférencier fut invité assez soudainement à énumérer les doctrines caractéristiques du calvinisme. Il dit : « La déchéance totale de l'homme, la prédestination, l'expiation du Christ en faveur des élus, la grâce irrésistible, la persévérance des saints. » Il y eut dans l'assemblée une protestation. Dogmatiquement, c'était exact. Réellement, c'était faux. Ce sont là les points centraux de la doctrine d'Augustin. Calvin y a adhéré, il les a enseignés, il les a enclos dans les confessions inspirées par lui, mais il n'est l'inventeur d'aucun d'eux. Aucune de ces doctrines ne porte son sceau personnel. Il y a en lui quelque chose de différent de ce qu'il y a en Athanase, ou Pélage, ou Paschase Radbert, ou Th. d'Aquin, même en Mélanchthon. On n'en continuera pas moins à appeler calvinistes les plus vieilles des doctrines catholiques ou les opinions les plus extrêmes de l'orthodoxie. Mais il y a un fait incontestable, c'est qu'en elles le seul calvinisme authentique qu'il y ait, c'est l'usage que Calvin en a fait. Cela, l'usage qu'il en a fait, est la marque du génie. Car jamais il n'a

cru à la valeur des abstractions. Il choisissait les armes dont il avait besoin, et c'est dans ce sens-là qu'il a utilisé les doctrines déjà formulées.

Comment Calvin a-t-il trouvé la solution du problème devant lequel ont échoué tant d'humanistes et de penseurs, et qui est une des pierres d'achoppement de toute vie chrétienne où il y a de la culture? Comment a-t-il réalisé cette concomitance de la pensée et de l'action en vue du même but, ce fécond parallélisme des deux courants de la vie? Il y a réussi en ce qu'il a trouvé la dernière et la plus profonde unité de toutes les réalités *en Dieu*. Il pose, dans tout ce qu'elle a de plus agressif, de plus aigu, de plus tranchant pour nos infirmes compréhensions, la question du but du monde, de la raison d'être de l'humanité. Et il répond, avec une négligence frappante de tout eudémonisme, que ce but, c'est *la souveraineté de Dieu*, reconnue par l'obéissance à sa volonté. La raison d'être de l'homme ne peut rien être d'autre que l'obéissance consciente à la volonté de Dieu et, par conséquent, une part visible prise à cette reconnaissance de sa souveraineté. Toute conception purement causale, purement mécanique, doit céder le pas à cette conception téléologique. La vie naturelle est le champ d'expériences du service de Dieu et le laboratoire de préparation à la vie éternelle. Alors, à la lumière de ce but, la vie empirique de l'homme éclate dans toute sa nudité vaine et sa

souillure. Et donc le commencement de la vie nouvelle ne peut exister que dans une consciente condamnation de soi-même devant Dieu. Et en voici l'expression : « Nous reconnaissons et nous confessons, devant « ta sainte majesté, que nous sommes de pauvres « pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, « incapables par nous-mêmes de faire le bien, et que « nous transgressons tous les jours, et en plusieurs « manières, tes saints commandements, en sorte que « nous attirons sur nous, par ton juste jugement, la « condamnation et la mort.

« Mais, Seigneur, nous avons une vive douleur de « t'avoir offensé : nous nous condamnons, nous et « nos vices, avec une sérieuse repentance, et recou- « rant humblement à ta grâce, nous te supplions de « subvenir à notre misère. »

Plus sérieuse a été l'humiliation devant Dieu, plus grande est la joie de recevoir, au lieu de la condamnation, le pardon. Précisément parce que le pardon de Dieu est une libre grâce et ne tient en rien au mérite du pécheur, la certitude du salut du chrétien est entière. La reconnaissance pour la grâce reçue lui est la raison la meilleure d'aimer à son tour, et d'obéir. Et c'est ainsi que, partant de la relation avec Dieu qui a été établie par l'œuvre rédemptrice du Christ, la puissante vitalité spirituelle de Calvin, son énergie vivante va de l'avant. Il a douté de soi, jamais de Dieu. Il a saisi la grâce de Dieu comme salut, et cela est devenu son pain quotidien.

Nous pouvons prendre sur le fait, dans la Lettre à François Ier, par exemple, le rôle pratique que joue cette doctrine de la souveraineté de Dieu. Calvin écrit au roi. L'époque était celle de l'apogée de la souveraineté humaine. Et dans le camp de Dieu c'était une réalité maudite. Erasme, l'ami du prince, n'avait pas osé toucher à cette souveraineté. Zwingli était resté dans l'expectative. Luther avait été profondément angoissé quand l'heure de ce témoignage avait sonné. Fils de paysans, l'ami et le frère des humbles et des petits, il ne sut prendre aucune décision décisive, il condamna les excès des deux côtés.

Aux époques d'airain il faut des hommes d'airain et des convictions du même métal. Calvin fut l'homme. Sans aucune expérience de pauvreté dans son jeune âge, élevé dans un milieu de culture et de distinction, et devenu le chef incontesté de la Réforme, il se mit du côté des pauvres, des petits, des opprimés de toujours et de partout.

Calvin a fait, en quelques siècles, disparaître la souveraineté absolue de l'homme de toutes les constitutions européennes par sa doctrine de la souveraineté de Dieu. Le roi ne peut faire aucune injustice. Mais qui est roi ? Ce n'est pas Saül, après qu'il a rejeté Dieu. C'est la doctrine de Calvin et la République de Calvin, démonstration vivante de la doctrine, qui ont créé les nations modernes. Les faits montrent donc qu'il y a un abîme entre la spéculation pure et la pensée de Calvin. Les doctrines de Calvin ont porté

leurs fruits, et ces fruits furent des faits de délivrance. J'en ai montré un qui est politique, mais il y en a bien d'autres, plus précieux même, moraux et spirituels. La conviction puissante s'était emparée de lui qu'au-dessus de tous ceux qui ont le bruit de vie et d'action, il y a dans l'univers un Souverain qui ne tente pas à grand effort d'accomplir des actes, mais qui les accomplit, qui crée les faits. Dieu a une activité toujours en train. Il peut, il veut rendre les hommes conformes à l'image de son Fils, et Il le fait. Et ceux-ci entrent à leur tour dans la même activité, à leur tour ils créent.

J'ai tâché de montrer en Calvin une culture mise totalement au service d'une volonté, cette volonté mise totalement au service de Dieu, ce service accompli par l'obéissance.

Messieurs ! à l'heure où les mauvaises et les futiles joies de la vie sollicitent chacun jusqu'à rendre ces sollicitations exaspérantes, à l'heure où les connaissances les plus superficielles semblent à une majorité toujours plus forte l'équivalent même du vrai savoir, à l'heure où le mouvement stérile a plus d'adeptes que l'activité féconde, j'ai pensé qu'il était sage peut-être de vous placer devant l'exemple d'une authentique culture et d'une prodigieuse activité. Je le fais sans scepticisme, confiant dans la puissance de l'exemple que vous ne pouvez pas révoquer en doute. Je sens le devoir de le faire, en une année où j'ai entendu un

professeur de théologie prononcer ces attristantes paroles : « Il y a des ouvriers qui demandent à être éclairés sur les problèmes bibliques, mais les futurs pasteurs ne s'en soucient point. » Les futurs pasteurs dont il s'agissait ne sont point de l'autre côté de l'Océan, ni même de l'autre côté de la frontière.

Dans une période où tout ce qui parle aux sens ou à l'imagination devient un dieu, dans une période d'extraordinaire idolâtrie nerveuse, où se coudoient ou se succèdent la dépression personnelle et l'hypertrophie du moi, j'ai cru persuasif de vous placer en face de celui qui, à cause de son absolue certitude de Dieu, a été le préparateur à la fois des libertés modernes et de la piété réformée. Et, en ce temps où ce qu'il y a de plus brutal, de plus bas et de plus vulgaire dans l'espèce humaine civilisée se permet les entreprises les plus audacieuses et affronte cyniquement le jugement public, comme si ses audaces même lui constituaient une autorité, et vraiment comme une royauté, à l'heure aussi où vos jeunes natures peuvent être tentées de s'affirmer un peu cruellement par cet orgueil d'une musculature neuve ou d'une matière grise intacte qui fut mis à la mode naguère, j'ai cru salutaire de vous placer, vous, — futurs pasteurs, si Dieu vous veut, — en face de la claire intelligence, du magnifique cerveau, dont la gloire consista à faire hommage total au Souverain de toute cette richesse, et qui trouva, pour toutes les énigmes et devant tous les problèmes de l'existence et de la vie chrétienne, la solution dans

l'obéissance à Celui dont il avait constaté dans l'amour le droit souverain. Léopold Monod a défini Calvin et son œuvre en ces mots : « *Il est prosterné* en esprit devant la souveraineté de Dieu ; *il est debout* pour exécuter les ordres de ce maître absolu. »

Puissions-nous, Messieurs ! tous, pasteurs en charge et futurs pasteurs, connaître par une permanente expérience ces deux attitudes qui contrôlent et qui résument la vie chrétienne : prosternés dans l'adoration, debout pour l'action !

